

La Membrane, tome 1

Cocon

D. Rose

Extrait

Les gens de ce livre

Justine Malek, 33 ans, sage-femme à l'hôpital Robert-Debré. A grandi à Bobigny, cité de l'Abreuvoir. Vit seule à Belleville, en fond de cour. Allait chaque jour au travail à vélo, jusqu'à ce que viennent les camions qui tournent à droite. Son épaule en parle encore aux changements de temps. Justine travaille à la seule frontière qu'on n'aura jamais le droit de fermer.

Mamadou Diallo, 41 ans, machiniste à la RATP, ligne 350. Né à Saint-Denis, vit à La Courneuve, cité des 4000, soixante-huit mètres carrés, cinq personnes. L'homme le plus aimable de sa ligne. N'a jamais eu de chambre à lui et ne souhaite rien plus fort au monde qu'une seule heure de silence.

Sandrine Diallo-Hidalgo, née Hidalgo, 38 ans, aide-soignante du soir. A grandi à Créteil, dans une famille arrivée d'Andalousie. Mariée à Mamadou depuis 2017. Rentre chez elle depuis quinze ans les clés entre les doigts. Son métier ne fonctionne qu'à mains ouvertes.

Les enfants : Théo, 13 ans, signe tout « T. Hidalgo » et peut prouver statistiquement pourquoi. Awa, 10 ans, tient des listes à bâtons sur la vie de famille et fait des exposés sur Anne Hidalgo, la première femme maire de Paris. Nino, 3 ans, aime taper contre les choses.

Dr Madeleine Voss, 47 ans, physicienne venue de Grenoble, fondatrice d'Aigis Systèmes sur le plateau de Saclay. Mère d'Inès, morte dans une foule le dernier soir de l'année 2026. Madeleine, ensuite, a construit quelque chose. Elle porte un

bracelet d'enfant sous sa manche et son propre champ réglé à zéro.

Marcel Kowal, 64 ans, serrurier et dépanneur à la retraite. Quarante ans durant, il a ouvert leurs portes aux Parisiens, d'abord à Clignancourt, aujourd'hui à Belleville, l'atelier en fond de cour. Veuf. Sa semaine est un agenda de contacts de remplacement. Voisin de Justine. Graisse les antivols de vélo sans qu'on le lui demande.

Capitaine Hélène Martin, 43 ans, brigade criminelle de Paris. Venue de Lille, et ça s'entend quand elle est fatiguée. Divorcée parce que le travail sonnait toujours en premier. En bons termes avec son ex-mari, polie avec la nouvelle femme de celui-ci, en conflit permanent avec l'appartement vide des Batignolles. Son fils Jules vit chez son père à Lyon. Son outil à elle, ce sont les gens.

Thomas Sadler, 45 ans, électronicien en équipements du bâtiment, technicien de maintenance pour le compte d'Aigis. Venu de Metz. Très intelligent, très ordonné, très poli, d'une politesse qui vous fait vous sentir plus petit. De sa vie privée, personne ne sait rien. Ce n'est pas un hasard.

Dr Simin Arasteh, 36 ans, développeuse firmware chez Aigis. Née à Téhéran, elle a grandi à Strasbourg, diplômée de l'INSA de Lyon. Écrit des tickets qu'on ferait mieux de ne jamais fermer.

Auguste de Rieden, 59 ans, héritier d'un armateur du Havre, investisseur. Un homme charmant qui ne veut plus jamais

attendre, sentir, être bousculé, sollicité ou touché. Il achète des choses qui n'existent pas encore.

Le vicaire Lucas Berthier, 31 ans, paroisse Notre-Dame-de-la-Croix, Ménilmontant. Croit qu'on se présente devant Dieu sans armure. Prendra de l'importance.

Et Paris. Sept millions de personnes, petite couronne comprise, qui se promettent chaque matin de ne pas se voir. On appelle ça la politesse. C'est le plus vieux contrat de la ville, et personne ne l'a jamais signé.

Prologue : Réveillon

Il faut savoir d'Inès Voss davantage que sa mort, sinon elle finira par appartenir à ceux qui ne connaissent d'elle que sa mort. Donc : Inès Voss, dix-sept ans, écoute une musique que sa mère qualifie de « sans structure », ce qu'Inès a recyclé en compliment. Elle veut étudier la biologie marine ou la scénographie, selon le jour de la semaine. Elle sait imiter les gens, à la seconde près, la prof de français, le présentateur du journal, sa mère au téléphone avec l'INPI, et elle ne met ce don, dit-elle, qu'au service du bien, avec le sourire de quelqu'un qui interprète les frontières du bien avec largesse. Elle tresse des bracelets, depuis le CM2, par habitude, devant la télé, en parlant, ses doigts font ça tout seuls. La moitié de Grenoble porte ses bracelets, plus tard la moitié du plateau de Saclay.

Et elle a un pacte avec sa mère, depuis des années, il date encore du temps des aires de jeux : Madeleine n'est pas obligée d'entrer. Dans aucun château gonflable, aucune kermesse, aucune foule. Madeleine reste au bord, c'est sa place, elle n'a jamais su faire autrement, au milieu des gens tout se resserre, c'était déjà comme ça à Grenoble, dans les grands magasins, quand ça se remplissait. Le pacte dit : Inès entre, Madeleine attend au bord, et quand Inès ressort, elle lève la main, brièvement, comme un nageur. C'est tout. Dix-sept ans durant, le pacte a tenu, sur chaque marché de Noël, à chaque concert, et il aurait tenu aussi le dernier soir de l'année 2026, si le monde s'en tenait à ses probabilités.

La halle au bord du bassin, à la porte de la Villette, affiche complet ; devant, une fête foraine, des baraques de vin chaud, une grande roue qui tourne dans la nuit froide. Inès y est avec trois copines ; Madeleine les a conduites, parce que les rames sont bondées et parce que conduire est sa façon d'être là sans être là. Elle se gare loin et accompagne le petit groupe jusqu'à la barrière au bord de la fête, son poste, un vin chaud à la main, qu'elle ne boit pas, il est là pour être tenu.

« À une heure, à la grande roue », dit Inès, déjà à moitié dans la foule.

« À une heure, à la grande roue. »

« Maman. » Inès revient encore une fois, deux pas à contre-courant, et c'est le passage que Madeleine rejouera mille fois dans les années qui suivent, en avant, en arrière, au ralenti : Inès revient, retire son gant, prend le poignet de Madeleine et lui glisse quelque chose sur la main, tressé, rouge et jaune et violet. « Je l'ai fini aujourd'hui. Il est un peu petit. T'auras qu'à l'enlever si ça serre. »

« Ça serre déjà. »

« Comme ça tu sauras qu'il est là. » Inès sourit son sourire des frontières du bien, lève la main, brièvement, comme un nageur, et la foule l'emporte.

Ce qui se passe ensuite a été examiné maintes fois, et Madeleine a lu chaque expertise, et aucune ne le raconte correctement, parce que les expertises commencent aux causes et jamais à la station debout. Madeleine est à la barrière. Il est vingt-trois

heures quarante. La fête doit se déverser dans la halle à minuit, pour le grand concert, mais la halle ouvre en retard, deux portes sur six sont coincées, et la fête continue de se remplir, par l'arrière, depuis le tramway et le métro, personne ne compte, c'est le réveillon, qui compte un soir de réveillon. Le passage entre la fête et le parvis de la halle mesure huit mètres de large ; deux barrières le rétrécissent à quatre mètres cinquante, et pourquoi, deux tribunaux voudront l'établir et ne l'établiront pas. Vers minuit commence dans le passage ce que les rapports appelleront « compression rétrograde » et pour quoi la langue des gens d'avant n'avait pas eu besoin de mot : la foule reflue, vague après vague, et se trouve densifiée par son propre ravitaillement, cinq par mètre carré, six, sept.

Madeleine le voit depuis la barrière. C'est la part que ne comprend personne qui ne s'y trouvait pas : on le voit, et on ne le voit pas. Une foule pleine et une foule mourante se ressemblent presque, vues du dehors ; la différence est une fréquence, un basculement du mouvement, les bras qui sont en haut au lieu d'être en bas, et Madeleine, la physicienne, qui a passé sa vie à lire des interfaces, le lit plus tôt que la plupart. À minuit quatre, elle écrit à Inès : « Vous êtes où ». À minuit cinq : « Inès ». À minuit six, elle passe par-dessus la barrière.

Elle parvient dix-huit mètres plus loin.

Dix-huit mètres : elle les a arpentés plus tard, un après-midi gris de février, quand le champ de foire était vide et le passage rien qu'un bout d'asphalte. Dix-huit mètres, c'est ce que porte la colère, ensuite le milieu prend le relais. La foule n'est pas un

obstacle, c'est un état : souple, chaude, pleine de bonne volonté, invincible. Les gens lui font de la place, du mieux qu'ils peuvent ; personne ne peut, il n'y a pas de place à faire. Elle crie le nom d'Inès, et autour d'elle cent autres crient cent autres noms, c'est le bruit de cette nuit-là, celui qu'elle ne sortira plus jamais de ses oreilles : une foule qui s'appelle elle-même par son nom et ne s'entend pas.

À un moment, la foule la repousse contre la barrière, doucement, définitivement, comme la mer rend un nageur, et elle reste là, son téléphone muet à la main, et elle attend, et la grande roue continue de tourner au-dessus de tout, parce que personne n'a pensé à l'arrêter, et depuis ses nacelles des gens filment le feu d'artifice au-dessus de la ville.

Quatorze personnes meurent dans le passage, debout, droites, appuyées les unes aux autres comme des livres. Treize inconnus et Inès Voss, dix-sept ans, biologie marine ou scénographie, selon le jour de la semaine.

Madeleine l'apprend à quatre heures du matin dans un gymnase qui sert de point d'accueil, par une policière formée pour cela et qui tremble quand même. On lui demande si quelqu'un est là pour elle, si quelqu'un peut venir. Elle dit oui, pour que la femme puisse cesser de demander. Personne ne vient, il n'y a personne, il n'y a jamais eu, depuis le père d'Inès, disparu tôt et consciencieusement, que ces deux-là : l'une au bord, l'autre dans la foule, reliées par une main levée.

Ce qui reste de cette nuit se range, dans les semaines qui suivent, en trois choses.

La première est le bracelet, qui serre. Elle ne l'enlève pas. La secouriste l'avait vu et voulait l'élargir, par sollicitude, et Madeleine, pour la première fois de sa vie, a repoussé d'un geste la main de quelqu'un.

La deuxième est une phrase du rapport final, page 212, une note de bas de page, technique, en passant : « Au-delà d'une densité de six personnes par mètre carré, l'individu est passivement exposé aux forces de pression du collectif ; les réactions de protection individuelles sont sans effet. » Madeleine lit la note à une table de cuisine, à Palaiseau, en février, la nuit, et elle la relit, encore et encore, et à un moment elle se lève, va chercher un bloc et se met à calculer, pas pour oublier, elle ne l'a jamais prétendu, mais pour contredire la phrase. Les réactions de protection individuelles sont sans effet. Il faudrait, écrit-elle, de son écriture droite, une réaction qui ne vienne ni de l'individu ni du collectif. Une troisième instance. Une frontière qui ne négocie pas, parce qu'elle ne sait pas négocier. Si l'on pouvait arrêter la matière au-delà d'une vitesse de seuil, sélectivement, dans une couche mince.

À six heures du matin, le bloc est plein, et le vœu a une équation.

Et la troisième est le pacte, qui survit, transformé, comme survivent les contrats quand l'un des partenaires manque : depuis, Madeleine se tient de nouveau au bord. Au bord de chaque conférence, de chaque atelier, de sa propre entreprise. Elle attend ; personne ne dirait ça en la voyant travailler, mais elle, elle le sait très bien, elle ne l'a simplement jamais dit à

personne : toutes ces années, dans chaque salle pleine, devant chaque banc d'essai, elle garde un demi-regard sur la foule, pour le cas où, quelque part entre les têtes, brève, comme celle d'un nageur, une main monterait quand même.

On ne bâtit pas une entreprise avec ça dans le dos. C'est exactement avec ça qu'on en bâtit une.

Première partie : Les contrats

Chapitre 1 : Ligne 11, 5 h 42

Il existe dans le métro bondé une règle qui n'est écrite nulle part et que tout le monde connaît pourtant : tu as le droit de tout toucher, sauf avec les yeux.

Je suis debout dans la troisième voiture de la ligne 11, mon visage à une vingtaine de centimètres de l'épaule d'un homme qui sent le tabac froid et le chewing-gum à la fraise, et nous faisons tous les deux, avec un grand soin, comme si l'autre était de l'air. Il regarde son téléphone. Je regarde le point entre son oreille et la vitre, là où Paris passe sans se montrer, du noir, des câbles, de loin en loin l'éclair blanc d'un quai. Derrière moi, quelqu'un respire dans ma nuque. Je ne sais pas qui c'est, je ne le saurai jamais, et c'est exactement ça, l'accord.

Cinq heures quarante-deux, Belleville. Les portes s'ouvrent, et le quai pousse à l'intérieur une nouvelle cargaison de gens, alors que selon les lois de la physique il n'entre plus rien ici. À cette heure-ci, la physique est en pause dans cette ville. Un sac à dos me rentre dans les côtes, une femme murmure « pardon » sans me regarder, et je me décale de deux centimètres vers la gauche, deux centimètres que je n'ai pas. L'homme au chewing-gum à la fraise lève son téléphone plus haut, comme un tuba.

Je suis sage-femme, Justine Malek, maternité Robert-Debré. Je le dis tout de suite, parce que ça explique tout ce qui vient après. Mon métier consiste à approcher des inconnues de plus près que leurs propres proches ne les approcheront jamais, et cela

pendant les trois ou quatre heures de leur vie où il leur reste le moins de politesse. Je tiens des femmes qui me hurlent dessus. J'essuie des fronts qui ne sont pas les miens. Nous sommes la dernière profession de la ville à travailler encore à deux mains, dit ma collègue Édith, et ensuite elle rit son rire de fumeuse, qui sonne comme une mobylette qui démarre.

C'est peut-être pour ça que je sais si bien décrire ce qui se passe vraiment dans cette rame. Les autres prennent ça pour de la promiscuité. Moi, je prends ça pour un chef-d'œuvre. Cent cinquante personnes dans une voiture, chacune à portée de dix mains étrangères, et il ne se passe rien. Personne ne crie. Personne ne mord. Tout le monde a ses murs invisibles sur soi, des murs bâtis en regards, en écouteurs, en sac serré sur les genoux, et chacun entretient les murs de l'autre en ne les regardant pas. Ce n'est pas de la promiscuité. C'est un contrat à sept millions de signatures, dont pas une seule n'existe.

Mon épaule se manifeste quand la rame repart d'un coup. L'épaule, c'est mon baromètre. Elle annonce les changements de temps, et elle raconte une histoire quand on la laisse faire : pendant deux ans, je suis allée travailler à vélo tous les jours, à l'époque où j'étais encore à l'hôpital Foch, à Suresnes, treize kilomètres à l'aller, treize au retour, Belleville, la Seine, tout Paris en travers, l'été un cadeau, l'hiver un test de caractère. Deux ans, deux accidents. Les deux fois un véhicule qui tournait à droite, les deux fois la même physique : un chauffeur de poids lourd regarde dans son rétroviseur, et dans ce rétroviseur, je n'y suis pas. La deuxième fois, c'était le tour de

l'épaule, l'articulation, toute la mécanique. Quand j'ai pu retravailler, j'ai demandé Robert-Debré, quatre kilomètres au lieu de treize, et la professeure Chevallier, ma nouvelle cheffe de service, m'a convoquée dans son bureau la première semaine, m'a posé un thé devant et a dit : « Madame Malek, j'ai lu votre dossier. Je vais le dire une fois et jamais deux. Plus de vélo. On a besoin de vous. » En le disant, elle regardait mon épaule comme une collègue qui aurait donné sa démission.

Depuis, je prends le métro. Mon vélo est dans la cour, je m'en sers à peu près trois fois par an, le dimanche, quand la ville dort et que les camions dorment aussi. On peut le dire comme ça : j'ai échangé la liberté contre la statistique. La statistique est plus ponctuelle, mais elle sent le chewing-gum à la fraise.

À Porte des Lilas, je descends, et la voiture expire derrière moi comme une chose qui vit. Dehors, le matin est froid et calme, et pendant dix bonnes minutes, le long du boulevard Sérurier, le monde m'appartient. C'est ma ration quotidienne de solitude : dix minutes, deux feux rouges, une boulangerie d'où monte une odeur de levure. J'ai des collègues qui viennent travailler en voiture rien que pour allonger cette ration. Édith dit que sa voiture est le seul espace au monde où elle peut chanter, jurer et parler à sa mère morte, et tout ça en même temps, et je la crois sur parole.

À six heures trente, je reprends la salle de naissance deux à l'équipe de nuit. À sept heures quatre, une femme qui s'appelle Élodie me serre la main si fort que mon annulaire s'engourdit.

Élodie a trente-deux ans, c'est son premier, elle est en travail

depuis onze heures, et elle se trouve au point que j'appelle le point de bascule : le moment où un être humain se fiche de tout ce qui a compté pour lui toute sa vie. La dignité. La coiffure. Le choix des mots. Le peignoir traîne quelque part depuis des heures, les mots croisés que son mari avait apportés aussi, et Élodie est suspendue à ma nuque, à la verticale, comme une noyée, et me hurle dans l'oreille qu'elle veut rentrer chez elle.

« Je sais », je dis. « On fait ça tout de suite. D'abord le bébé. »

Son mari est à côté et fait ce que font les hommes en salle de naissance quand ils sont bons : il est là et il ne gêne pas. Il tient sa bouteille d'eau comme un témoin de relais. À huit heures six, il fait passer la bouteille dans la main gauche, parce qu'Élodie lui a broyé la droite. Ça, personne ne le raconte ensuite : que chez nous, les femmes réduisent en purée des mains d'hommes, même les femmes menues, surtout les femmes menues. J'ai vu des pères au bras de femmes d'un mètre cinquante-cinq porter pendant des jours une main bleue comme une décoration. L'un d'eux a dit un jour qu'au moins, maintenant, il savait ce que c'était, une contraction. Sa femme a ri si fort que le monito s'est affolé. Entre deux, le mari me regarde avec ce regard que je connais depuis des années et que j'aime toujours, le regard de quelqu'un qui comprend pour la première fois que la proximité n'est pas un sentiment, mais un travail.

À huit heures dix-neuf, l'enfant est là. Une fille, trois kilos deux, furieuse comme un petit ministre. Je la pose sur la poitrine d'Élodie, peau contre peau, et Élodie, qui il y a dix minutes maudissait encore son existence entière, fait ce bruit qu'aucune

langue au monde ne sait écrire, moitié rire, moitié son contraire. Le mari pleure dans la bouteille d'eau. Je suis à côté, les gants pleins de vie, et je pense ce que je pense toujours dans ces moments-là : cet endroit est le seul de la ville où le contrat ne s'applique pas. Ici on se regarde, on se touche, on crie, on se sent, et personne ne s'excuse. La salle de naissance est l'exception qui prouve que la règle est une invention.

À la relève de quatorze heures, Édith parle d'un article qu'elle a lu en ligne. Une boîte sur le plateau de Saclay, dit-elle, travaille sur un appareil qui vous fait la distance automatiquement. « Un champ, tu te rends compte. Comme une bulle. Plus personne ne peut t'approcher. »

« Approcher qui ? »

« Toi. Tous ceux qui portent ce truc. »

Je retire mes gants et les jette dans le collecteur. « Et qui tiendra les Élodie, alors ? »

Édith hausse les épaules. « C'est pas marqué. »

Sur le trajet du retour, le métro est plus vide, à moitié plein seulement, ce qui veut dire à Paris : on a le choix de la personne à côté de qui on ne veut pas s'asseoir. Je joue au jeu que tout le monde joue et dont chacun croit être le seul joueur. La place isolée ? Prise. La place à côté de la femme qui dort : bien. La place à côté de l'homme qui téléphone fort : elle restera libre jusqu'à Châtelet, toute la ville le sait. Je m'assieds à côté de la dormeuse, elle sent la cannelle, et pendant vingt minutes nous sommes le couple parfait : deux personnes qui ne se veulent

rien.

À la maison, fond de cour, troisième étage, Marcel est en bas. Marcel, c'est mon voisin, soixante-quatre ans, serrurier à la retraite, et il a l'habitude de réparer des choses que personne ne lui a demandé de réparer. Aujourd'hui, il est agenouillé près de mon vélo, qui s'appuie au mur depuis le printemps comme une mauvaise conscience, et il graisse l'antivol.

« Ça grince », dit-il sans lever les yeux.

« Je m'en sers à peine, Marcel. »

« Justement. Ce dont on ne se sert pas, il faut l'entretenir. Ce dont on se sert s'entretient tout seul. » Il se redresse, les genoux craquent, et il s'essuie les doigts à un chiffon qu'il a toujours sur lui, probablement aussi dans son sommeil. « Ton dérailleur, je te le fais jeudi. »

« Vous n'êtes pas obligé. »

« Non », dit-il, content, et il repart vers sa porte, lentement, avec cette démarche des hommes qui ont passé quarante ans à genoux devant les portes des autres. Sur le seuil, il se retourne. « Justine. Si un jour tu refais de la brioche tressée. »

« Samedi », je dis.

« Je dis ça, je dis rien. » La porte se referme.

En haut, dans ma cuisine, je mange debout ce que le frigo veut bien donner, et l'appartement est aussi silencieux que je l'ai souhaité ce matin à six heures dans le métro. C'est la blague de

ma vie, et je la connais depuis longtemps : pendant huit heures, je suis là pour tout le monde, avec les mains, les oreilles, tout, et quand enfin je n'ai plus personne à supporter, il n'y a personne à supporter. J'ai mérité une heure d'injoignabilité et je reçois à la place une soirée de solitude. Le dosage n'est jamais bon. Chez personne de ma connaissance.

Dehors, un avion passe au-dessus de la cour, et quelque part en dessous de moi un vieil homme graisse des choses dont personne ne se sert, pour que demain quelqu'un sonne et vienne se plaindre, et je pense à la bulle d'Édith, à cet appareil de Saclay qui vous fait la distance automatiquement.

Automatiquement. Comme si la distance avait été le problème, et pas le dosage.

Je rince l'assiette, la pose à sécher, et mon épaule dit : demain, il pleut.

Elle aura raison.

Chapitre 2 : Ligne 350

Mamadou Diallo connaît son bus mieux que son appartement, ce qui tient aussi au fait que le bus est plus grand.

Dix-huit mètres de bus articulé, mis en service la décennie d'avant, un siège de conducteur qu'il s'est façonné en neuf ans au point que les collègues du matin jurent quand ils le reprennent. La 350 va de la gare de l'Est à l'aéroport, en travers de tout ce que le Grand Paris a à offrir : La Chapelle, Aubervilliers, La Courneuve, Le Bourget, et quand on conduit cette ligne assez longtemps, dit Mamadou, on n'a plus besoin de journal. Il suffit de regarder qui monte, qui descend où, et qui ne veut pas s'asseoir à côté de qui.

Six heures quinze, arrêt Quatre-Routes. L'équipe du matin monte : deux hommes en pantalon de peintre, une infirmière avec son mug isotherme, un garçon au sac de sport qui a l'air d'avoir fait nuit blanche et de rentrer chez lui en liberté conditionnelle. Mamadou adresse un signe de tête à chacun. La plupart le lui rendent. Il y a des conducteurs qui regardent droit devant, obstinément, et il y a Mamadou, qui est d'avis qu'un conducteur de bus est le dernier portier de cette ville. Il faut bien que quelqu'un sache qui entre.

Dans le rétroviseur intérieur, il observe le spectacle qu'il voit chaque matin depuis neuf ans et qui le divertit toujours : le choix des places. Le bus est le laboratoire le plus honnête de l'humanité. D'abord se remplissent les places isolées, toutes, toujours, sans exception. Ensuite les doubles, et selon un

classement qui n'est écrit nulle part et que tout le monde a pourtant en tête : d'abord à côté de la petite vieille dame, puis à côté de la femme aux écouteurs, puis à côté du monsieur soigné à l'attaché-case. La place à côté de l'homme qui parle tout seul reste libre jusqu'à ce que le bus éclate. Et la place côté fenêtre est un piège, tout le monde le sait : qui s'y assied devra plus tard demander sa libération, « je vais devoir descendre », ce demi-lever, cette rotation des genoux vers le couloir, toute cette petite diplomatie.

À la porte de la Chapelle, le bus déborde. Alors s'applique la deuxième règle : tout le monde se serre et personne ne se serre. Les sacs à dos restent sur les épaules, où ils font office de boucliers. Une femme presse son sac à main contre sa poitrine comme un nourrisson. Deux adolescents traînent au fond, dans le coin où la jeunesse traîne depuis qu'il existe des bus, et à l'avant, près de Mamadou, se rassemblent les vieux, parce qu'à l'avant il y a le conducteur et que le conducteur, c'est l'autorité publique. Mamadou a calculé un jour qu'un matin de pointe il transporte environ mille deux cents personnes dont pas une seule ne se toucherait volontairement, et qu'elles se touchent pourtant toutes, tout le temps, aux barres, aux poignées, aux épaules, et que ça ne fonctionne que parce que tout le monde fait comme si ça n'arrivait pas.

« Ne pas regarder, ne pas parler, ne pas sentir », a dit un jour son frère Ousmane, en visite, « vos transports, c'est un très mauvais mariage. » Ousmane vit à Dakar et conduit un taxi et parle à chaque client, que le client le veuille ou non. Depuis,

Mamadou lui envoie des messages vocaux depuis le dépôt, de petits bulletins du pays des silencieux. Ousmane répond par des messages vocaux où l'on entend toujours des mouettes et le plus souvent des rires.

À seize heures trente, Mamadou rend le bus et rentre chez lui en passager, RER B jusqu'à La Courneuve-Aubervilliers, et le portier redevient voyageur : il se poste près de la porte, met ses écouteurs, sans musique, juste comme bouclier, et fixe un point au-dessus de toutes les têtes. Il faut connaître les règles pour les apprécier. Il faut les administrer toute la journée pour les haïr.

L'appartement : cité des 4000, huitième étage, soixante-huit mètres carrés, cinq personnes. Quand Mamadou ouvre la porte, il exécute ce qu'il appelle le passage de l'écluse : la veste au crochet où pendent déjà quatre vestes, les chaussures dans l'étagère qui n'en est plus une, mais un tas avec une histoire, et ensuite rester debout deux secondes et écouter ce qui l'attend.

Aujourd'hui : Nino. Le petit de trois ans déboule le long du couloir comme une chose qu'on devrait en principe tenir en laisse et s'agrippe à la jambe de Mamadou, et Mamadou fait les derniers mètres jusqu'à la cuisine en homme portant un enfant en bracelet électronique, et c'est le meilleur moment de sa journée, chaque jour. La porte de l'appartement voisin est encore ouverte ; en face, madame Slimani ramasse son tricot ; elle prend Nino les jours où Sandrine est du soir, jusqu'au retour de Mamadou, depuis des années, payée en makrouts et en gratitude.

À la table de la cuisine, Awa est penchée sur un cahier. Awa a

dix ans, les sourcils sérieux de Sandrine et une façon de regarder les adultes qui rend nerveux certains enseignants. Devant elle, une règle graduée.

« C'est quoi, ça ? » demande Mamadou.

« Des statistiques. » Awa ne couvre pas le cahier, Awa ne couvre jamais rien, elle n'a pas besoin de secrets. « Je compte quelque chose. »

« Tu comptes quoi ? »

« Je ne le dis pas encore. Le relevé est en cours. »

Mamadou décide de ne pas poser d'autres questions, parce qu'il sait d'expérience que les relevés d'Awa finissent tôt ou tard en journal mural, la plupart du temps à un moment inconfortable. L'année dernière, elle a documenté pendant quatre semaines qui change le papier toilette et à quelle fréquence, et présenté les résultats au dîner, avec diagramme. Mamadou ne s'en est pas bien sorti.

De la chambre d'enfants que se partagent Théo et Nino sort Théo, treize ans, en maillot, qui ouvre le réfrigérateur avec l'évidence d'un homme pour qui la nourriture est un phénomène naturel.

« Papa. Dis à maman d'appeler le collègue. Ils m'ont encore appelé Diallo. »

« Tu t'appelles Diallo. Aussi. »

« Je m'appelle Diallo-Hidalgo », dit Théo avec dignité, « et en

abrégé Hidalgo. C'est mon nom de scène. Je te l'ai expliqué, c'est de la statistique. »

« Explique encore », dit Mamadou, parce qu'il adore l'explication.

Théo pose le lait et lève un doigt. « Il y a eu un Hidalgo champion de France avec Reims et avec Monaco. Il a marqué en finale de Coupe d'Europe, papa, en 1956. Et après, comme sélectionneur, il a gagné l'Euro. Cherche un Hidalgo raté dans l'histoire du football. Il n'y en a pas. Je joue avant-centre. Ce n'est pas une opinion, ce sont des mathématiques. »

« Il y a des attaquants qui s'appellent Diallo », dit Awa sans lever les yeux.

« Pas en finale de Coupe d'Europe ! »

Mamadou les laisse vider la querelle et met de l'eau à chauffer. Ça l'amuse que ses enfants se disputent la moitié espagnole de leur nom composé comme d'autres frères et sœurs se disputent la plus grande chambre. Awa aussi veut s'appeler Hidalgo, mais pour une raison entièrement différente : elle a lu à la bibliothèque de l'école un portrait d'Anne Hidalgo, la première femme maire de Paris en plus d'un siècle et demi d'histoire, et depuis, Awa dit des phrases comme : « Une ville, il faut l'organiser, pas seulement y vivre. » Elle fait cette année son troisième exposé sur elle. La maîtresse a suggéré prudemment de prendre peut-être quelqu'un d'autre, et Awa a répondu qu'elle n'en avait pas terminé avec le sujet.

Sandrine est du soir et ne rentre pas avant onze heures.

Mamadou cuisine donc ce qu'il sait cuisiner : des pâtes, de la sauce tomate, du fromage râpé dans une quantité que Nino juge appropriée, à savoir tout. C'est bruyant à table. C'est toujours bruyant à table. Théo raconte l'entraînement, Awa corrige les chiffres de Théo, Nino chante la chanson du fromage, qu'il a composée lui-même et qui se compose du mot fromage, et Mamadou est assis au milieu, mange, hoche la tête et pense à une chose qu'il ne dirait jamais à voix haute.

Il aimerait une heure sans rien entendre.

Pas pour toujours. Pas même une soirée. Une heure. Il aime chaque être humain autour de cette table avec une force qui l'effraie parfois lui-même, et pourtant il y a ce point, le plus souvent vers dix-neuf heures, où sa tête est pleine comme le bus à la porte de la Chapelle, et alors il voudrait que tous les bruits du monde descendent un instant du véhicule. Il n'a jamais eu de chambre à lui. Enfant, non, à Saint-Denis, où il dormait à côté d'Ousmane et des caisses à outils du père, et maintenant, non plus : soixante-huit mètres carrés, trois pièces et un cagibi. Les parents onze, Théo et Nino quatorze à deux, Awa le cagibi sans fenêtre, son royaume, gare à qui l'appelle débarras. Une fois tout ça déduit, il reste aux adultes moins de trente mètres carrés, et dessus il y a le canapé. L'espace le plus privé de Mamadou est un siège de conducteur, et il appartient à la RATP.

Après le dîner, il met Nino au lit, procédure à trois instances : les dents, l'histoire, la négociation sur la porte de la chambre, entrouverte, toujours entrouverte. Puis il s'assied sur le balcon,

sept minutes, sa cabine de conduite sans passagers, et envoie à Ousmane le message vocal du jour.

« Aujourd'hui », dit-il doucement dans le téléphone, « un type avait son téléphone tellement fort dans le bus que trois personnes ont soupiré en même temps. En même temps, Ousmane. Comme une chorale. C'est le maximum d'insurrection, ici. Je te le dis : il ne manque à cette ville qu'une membrane entre tous, et enfin ce serait le calme, et alors tout le monde pleurerait, parce que le calme serait là. Embrasse les enfants. Et les mouettes. »

À vingt-trois heures quarante, il entend la clé. Sandrine entre, avec ce visage de fin de service qu'il connaît, fatiguée d'une fatigue qui ne vient pas de la station debout, et il lui réchauffe les pâtes et s'assied près d'elle et ne demande rien, parce que parfois elle doit d'abord manger avant que la journée puisse sortir d'elle.

« Madame Roussel a pleuré aujourd'hui quand je suis partie », dit-elle à un moment. « Elle me tient toujours la main. J'ai dû défaire les doigts un par un. Comme un enfant au premier jour d'école, mais dans l'autre sens. »

Mamadou pose sa main sur la sienne. Ils restent assis comme ça un moment dans la cuisine, où flotte encore la chanson du fromage, deux personnes que d'autres personnes ont approchées de trop près toute la journée, et qui maintenant, alors qu'il y aurait enfin de la place, ne gardent volontairement aucune distance.

Dans la chambre, plus tard, Mamadou entend à travers le mur grincer le lit des voisins, la radio du vieux d'en dessous, l'ascenseur qui, la nuit, sonne comme un soupir dans sa cage. Soixante-huit mètres carrés, cinq personnes, et autour d'eux une tour avec quatre cents autres, mur contre mur contre mur.

Une heure sans rien entendre, pense Mamadou en s'endormant. Juste une heure.

Fin de l'extrait

Le livre complet : « La Membrane, tome 1 : Cocon » de D. Rose.

Paris, 2031. Un appareil promet à chacun un espace propre et inviolable. Ce qu'il enferme, et ce qu'il coûte.